

le, à cette saison ; je veux bien le croire ; mais cela ne console qu'à moitié les gens qui ont froid.

Jusqu'au Vésuve qui oublie de lancer des flammes, de ce temps-ci, et a peine à s'empêcher de geler lui-même de fond en comble. Quand nous en descendîmes, l'autre jour, nos habits étaient couverts de givre, ce qui veut dire que nous n'y avons pas rôti.

* * *

Une autre chose qui n'est guère amusante à Naples, quand on est fumeur, c'est l'arrêt au bureau de la douane. Je connais un Canadien qui en a fait l'expérience, il y a quatre jours. Ce brave homme, en réponse à l'officier qui lui demandait s'il avait quelque chose à déclarer, lui dit bonnement qu'il n'avait dans sa valise que vingt-cinq cigares et 476 de livre de tabac. Il se figurait qu'on allait répliquer : " Très bien, monsieur. Passez. " Au lieu de cette solution toute simple, l'affaire prit aussitôt une allure effroyable. Il fallut extraire du colis ces objets compromettants, les porter au bureau de perception des droits, où le fonctionnaire les dénombra, les pesa, et se livra à des calculs menaçants. A la fin, il y eut à payer \$1.50 pour des cigares qui coûtaient 50 cts, et \$1.00 pour une valeur d'environ 12 cts de tabac " Brown Shag. "—Ce Canadien-là dit qu'on ne l'y prendra plus de sitôt, et j'approuve beaucoup la résolution qu'il a prise.

* * *

Malgré tous ces désagréments et d'autres encore, Naples est une ville qu'on aime dès qu'on la voit. La population est d'humeur si gaie ; ses voies publiques sont si animées ; ses monuments sont si nombreux et si beaux ; mais surtout cette baie qu'elle entoure à moitié est si merveilleusement belle ! j'ai vu, hier, son grand parc rempli d'une foule en joie, qui circulait à travers les plates-bandes fleuries, écoutant les accords d'une musique militaire de premier ordre ; un chaud soleil tempérant la brise fraîche et parfumée de senteurs marines qui venait des eaux bleues de la baie ; et je trouvais qu'il faisait bon vivre ici.

Au milieu de cette foule, il y avait des groupes de jeunes collégiens, revêtus d'uniformes variés

et vraiment fort gentils. De ces petits Italiens, ma pensée longuement s'est reportée sur les non moins gentils écoliers du Canada, qui là-bas font hardiment chaque jour, leurs dix heures de langues mortes ou vivantes.

* * *

C'est bien peu que quatre jours pour visiter Naples et ses environs. Il y faudrait rester des semaines, sinon des mois.

Le musée de Naples, tout rempli d'antiquités égyptiennes, pompéiennes, etc. ; cet incomparable Aquarium où l'on voit de si près les formes les plus étranges de la faune marine ; les ruines de Pompéi, de l'intérêt le plus intense pour celui qui ne connaît encore les anciens Romains que par leurs écrits ; l'ascension du Vésuve ; l'excursion à l'île de Caprée : voilà, entre autres sujets d'études, de puissants motifs de s'attarder à Naples.

J'arrive justement de cette délicieuse excursion à Caprée, et je voudrais avoir le temps et l'espace nécessaires pour raconter l'émotionnante visite de la grotte bleue. La mer était mauvaise aujourd'hui, et rendait bien difficile le passage d'un canot à travers l'étroite entrée de la grotte. Je n'ai pas voulu toutefois manquer l'occasion de voir cette merveille de la nature. Mais je puis dire que jamais je ne me suis cru si près de l'éternité qu'au moment où notre barque s'engageait dans le terrible couloir. Je ne dis rien du bain froid que la vague en furie est venu nous apporter sur le fond même du carot où nous étions couchés. Voilà une méthode hygiénique dont je ne garde pas bon souvenir ! Au reste, d'autres touristes ont été encore plus maltraités que nous. Il faut avoir bonne confiance dans l'habileté des mariniers qui conduisent les embarcations, pour oser affronter de pareilles situations.

* * *

Vedere Napoli e poi muori.
Lorsque toutefois l'on survit, il ne reste plus qu'à s'en aller. C'est ce que nous ferons demain matin, en prenant le train de Rome. Disons : *Vedere Roma e poi vivere*, surtout en cette année sainte du Jubilé.

Naples, 26 mars 1900.

Héroïsme vrai

On vante la bravoure des armées qui combattent dans le Sud-Africain. Certes on a raison. Le soldat, qui donne sa vie pour l'honneur de son drapeau ou la défense de son pays, est un héros. Que ses compatriotes célèbrent sa gloire, et le nomment avec orgueil ; que sa patrie lui élève des statues et transmette son noble exemple aux générations futures ; c'est juste.

Il est pourtant un héroïsme plus touchant et plus grand, parce qu'il requiert un dévouement plus complet et plus sublime : c'est l'héroïsme de la Sœur de charité. Pas plus que le soldat elle ne craint la mort ; celui là tombe en ôtant la vie à ses semblables, celle-ci succombe en guérissant les blessures et en sauvant la vie à ceux que la mort menace.

La Sœur relève le soldat tombé sur le champ de bataille ; elle relève aussi bien souvent son âme immortelle tombée dans le péché. Elle est plus grande que le héros.

Il y a sept ans, celui qui écrit ces lignes assistait au départ pour l'Afrique d'un contingent bien différent de ceux qui sont partis dernièrement pour la guerre anglo-transvaalienne. Pas de foule, pas de parade, pas de fanfares bruyantes, pas d'acclamations ; quelques parents et amis seulement, émus et silencieux, accompagnant deux religieuses de l'Hôpital-Général de Québec, jeunes encore, qui prenaient le steamer pour Liverpool, et de là devaient se rendre dans le sud de l'Afrique.

L'une d'elles, la plus jeune—à peine vingt-quatre ans—au moment où arrivait une lettre de Mgr Jolivet demandant des religieuses, avait entendu, de Dieu même, dans une de ses ferventes communions, l'invitation pressante de se vouer aux missions lointaines. Ses supérieurs avaient compris que sa vocation était surnaturelle, et lui avait ouvert les portes de son cloître. Et elle partait, avec une de ses compagnes, qui elle aussi s'était spontanément offerte. Celle-ci était plus âgée de quelques années.

Toutes deux supportaient avec un égal courage les déchirements des adieux éternels au pays, aux amis, aux parents ; car elles portaient pour ne plus jamais revenir.

Le vénérable père de la plus jeune était venu assister au départ de son enfant. Je le vois encore, le blanc vieillard, les yeux pleins de larmes, suffoqué par les sanglots, qui, au moment où le vaisseau allait démarrer, ne pouvant plus maîtriser sa douleur, suppliait du rivage sa fille bien-aimée de descendre du navire pendant qu'il en était encore temps. Mais la religieuse, debout sur le pont, le visage baigné de larmes mais l'âme forte, leva les yeux en haut : " Adieu ! au revoir au ciel, cher père, ayez courage ! " Et le vaisseau s'éloigna emportant les deux sublimes voyageuses.

Il faudrait bien des pages pour raconter les privations, les souffrances et les peines de toutes sortes qu'elles ont

ORNIS.